Daisy DELOGU, *Allegorical Bodies: Power and Gender in Late Medieval France*

Toronto, University of Toronto Press, 2015, viii + 272 p.

Christopher Fletcher

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/clio/12682>

DOI : [10.4000/clio.12682](https://doi.org/10.4000/clio.12682)

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2015

Pagination : 305-305

ISBN : 9782701194325

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Christopher Fletcher, « Daisy DELOGU, *Allegorical Bodies: Power and Gender in Late Medieval France* », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 42 | 2015, mis en ligne le 13 janvier 2016, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/clio/12682> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.12682>

Ce document a été généré automatiquement le 23 septembre 2020.

Tous droits réservés

Daisy DELOGU, *Allegorical Bodies: Power and Gender in Late Medieval France*

Toronto, University of Toronto Press, 2015, viii + 272 p.

Christopher Fletcher

RÉFÉRENCE

Daisy Delogu, *Allegorical Bodies: Power and Gender in Late Medieval France*, Toronto, University of Toronto Press, 2015, viii + 272 p.

- 1 Ce livre se consacre à la création d'une nouvelle figure rhétorique dans les œuvres des auteurs « politiques » sous Charles VI et Charles VII : celle de « la France », imaginée allégoriquement comme une femme noble. D. Delogu explore le développement de cette figure d'Eustache Deschamps et Christine de Pisan à Alain Chartier et Jean Juvénal des Ursins. Elle présente des lectures très fines d'un corpus de textes souvent négligés. Dès le début, elle démonte l'avis fréquemment répété selon lequel la représentation de « la France » comme femme n'est que le résultat de son genre grammatical. Après le *Roman de la Rose*, les figures allégoriques peuvent très bien être des hommes. Delogu présente plusieurs poèmes de Deschamps où, suivant l'idée médiévale qu'un royaume peut être comparé à un corps, il est représenté comme celui d'un chevalier. Le royaume aurait très bien pu être un homme. Pourquoi le présenter comme une femme ?
- 2 Delogu se consacre d'abord à l'efficacité de la représentation allégorique pour émouvoir son public et pour l'appeler à l'action. L'allégorie permet de faire travailler l'imagination du lecteur auquel est proposé un « va-et-vient » entre un objet et une chose à laquelle il est censé ressembler, ce qui permet d'accepter des idées potentiellement controversées comme si elles étaient « naturelles ». Delogu examine l'utilisation de figures féminines allégoriques pour provoquer des réactions émotionnelles, en mettant le lecteur dans la position d'un homme interpellé par un personnage féminin conventionnel (une demoiselle en détresse, une veuve mal traitée, sa propre mère...). Déjà dans l'œuvre d'Eustache Deschamps (v. 1340-1405), le royaume

est représenté comme une femme noble tombée malade par faute de bon gouvernement, ou comme une dame nécessitant un défenseur. Dans son *Livre de l'advison Christine*, Christine de Pizan va plus loin quand elle décrit une reine maltraitée, nommée Libera, qui représente la France – une mère dont les enfants se battent entre eux et lui font mal, tout comme les partisans de Louis, duc d'Orléans, et de Jean sans Peur, duc de Bourgogne, se battaient pour le pouvoir à la cour de Charles VI.

- 3 Delogu offre des interprétations politiques pour expliquer le succès de la figure allégorique du royaume comme femme. Les auteurs ne représenteraient plus le royaume comme un corps masculin déformé parce qu'une telle allégorie risque de mettre mal à l'aise le public (masculin) à qui les auteurs s'adressent. Là, on hésite un peu. Après tout, le but de l'allégorie du corps défaillant (à qui manque un cœur, une tête, etc.) n'est-il pas de représenter les hommes du royaume comme manquant à leurs devoirs, pour qu'ils se mobilisent pour défendre leur pays ? Pour Delogu, la représentation du royaume comme une femme noble permet de créer un point d'ancrage pouvant se substituer à la fidélité au roi, pendant le long règne d'un souverain dont les crises de folie acheminaient le royaume vers la guerre civile. Toutefois, on hésite à nouveau : le « commun profit du roi et du royaume » voire la « chose publique » sont bien établis, par exemple dans les ordonnances du roi, dès le début du XIV^e siècle. Il était déjà possible de se dévouer autant au royaume qu'au roi. En outre, le roi n'était pas moins absent après la capture du roi Jean II à Poitiers et la crise politique, sociale et militaire qui suivit. Les outils idéologiques existaient déjà, des événements politiques semblables avaient déjà eu lieu, suscitant leur propre moisson de textes politiques. Pourquoi attendrait-on le règne de Charles VI pour développer la figure d'une femme qui serait « la France » ?
- 4 Dans le troisième chapitre, nous laissons « la France » pour considérer une figure parallèle : l'Université de Paris, « fille du roi de France ». Dans les œuvres de Jean Gerson, cette figure est développée à outrance pour créer un personnage qui se doit de conseiller son père le roi le mieux possible. Pour Gerson, l'Université représente tout simplement le royaume en son entier, puisque les étudiants viennent de toutes ses régions. Toutefois, là où Christine de Pisan et Eustache Deschamps utilisent des idées « conventionnelles » pour susciter certaines réactions à l'égard de leurs « royaumes-comme-femmes », Gerson va à contre-courant des conventions sociales en présentant une « fille » qui passe son temps à conseiller son père. C'est d'ailleurs exactement dans ces termes que Louis d'Orléans remet l'Université à sa place. Les « conventions », dans le sens des pratiques sociales réelles, ne déterminent vraisemblablement pas l'efficacité d'une structure rhétorique. Peut-être les idées « conventionnelles » littéraires sont-elles plus efficaces dans un contexte de lecture, voire de sermon, où les lecteurs et les auditeurs acceptent des valeurs qu'ils n'accepteraient pas dans d'autres contextes sociaux. On a parfois l'impression que, pour Delogu, si un texte est bien écrit, il doit être efficace politiquement. Ainsi, par exemple, dans son discours contre Charles de Savoisy, Gerson met « ses détracteurs potentiels dans une position rhétorique intenable ». Ce n'est cependant pas la qualité de sa rhétorique qui explique que l'Université de Paris ait gagné son procès contre un seigneur dont les hommes avaient tiré à l'arc sur une foule d'écoliers et de femmes dans une église, pendant une procession qui justement priait pour la santé du roi.

- 5 Enfin, nous passons au développement de la figure de « la France » avant et après le traité de Troyes (1420), par lequel Charles VI a déshérité le Dauphin au profit de son nouveau fils adoptif, Henri V d'Angleterre. Avant ce traité, Jean de Montreuil avait déjà essayé de renforcer l'argument selon lequel une femme ne peut ni hériter du royaume ni transmettre ses droits à ses héritiers (excluant ainsi les prétentions des rois d'Angleterre) en se référant à la « loi Salique » du VI^e siècle, plutôt qu'à la coutume de l'exclusion des femmes établie de manière contingente à la mort de chacun des fils de Philippe IV. Delogu essaie de montrer que Jean de Montreuil imagine le royaume comme une femme violée, mais ici sa lecture ne tient pas. On ne peut pas lire « se efforcier d'avoir terres ne seigneuries en ce royaume » pour suggérer que les Anglais sont en train d'« efforcier » (c'est-à-dire violer) la France. Le verbe est réflexif : ils ne forcent qu'eux-mêmes. Toutefois, il est clair que Jean de Montreuil s'inscrit bien dans la ligne des derniers auteurs considérés : Alain Chartier et Jean Juvénal des Ursins. Delogu montre comment Chartier présente « la France » comme la mère naturelle de tous les Français, ses enfants. Dans son *Quadrilogue Invectif*, la figure allégorique de « la France » permet de présenter la fidélité au fils naturel de Charles VI comme tout aussi naturelle que sa naissance. Dans le *Audite celi* de Juvénal des Ursins, composé peu avant les négociations à Arras entre les Anglais, Charles VII et le duc de Bourgogne, trois « dames » sont bien présentées comme allant au château de la paix, mais il s'agit de l'Angleterre, de la France et... de la sainte Église. Il n'y a pas de Bourguignons ; il n'y a que des Français qui doivent revenir à leur mère naturelle.
- 6 Ce livre présente des lectures fascinantes de plusieurs textes politiques qui mobilisent des conventions genrées pour mieux transmettre leurs messages. L'analyse rhétorique est presque toujours convaincante, mais les liens tissés avec le contexte politique le sont moins. Même quand les auteurs s'adressent directement aux événements politiques, les développements littéraires gardent leur propre logique qui ne s'explique pas uniquement par un contexte guère différent de celui d'un demi-siècle plus tôt. Drôle d'affirmation pour un historien : l'avènement de la figure de « la France », femme, mère et royaume, est peut-être plus le produit des talents littéraires des auteurs qui l'ont créée que des événements politiques qui les ont motivés.

AUTEURS

CHRISTOPHER FLETCHER

Laboratoire de Médiévisique Occidentale
Université Paris I – Panthéon Sorbonne